



TRENTE ANS APRÈS

“Tchernobyl, univers de béton envahi par une jungle amazonienne”

PAR MARKIYAN KAMYSH

Tchernobyl est devenu son chez-lui, son paradis. Fils d'une victime de la catastrophe, l'écrivain Markiyan Kamysh s'est rendu clandestinement une première fois, il y a sept ans, dans la région contaminée pour y écrire. Depuis, il y est retourné des dizaines de fois et en a tiré un livre stupéfiant, “la Zone”, description hallucinée du territoire irradié. Un ouvrage à lire avec celui de Galia Ackerman.



crédit : gossain / noammarion

Marianne : Quand avez-vous entendu parler de Tchernobyl pour la première fois ?

Markiyan Kamysh : J'étais très jeune. C'est même un de mes premiers souvenirs d'enfance. Je suis né deux ans après la catastrophe [qui a eu lieu le 26 avril 1986]. Mon père a fait partie des premiers volontaires décontaminateurs à être allés sur place. Il en parlait beaucoup quand ses amis venaient à la maison. J'avais 4 ans. J'étais sous la table, à jouer et à écouter, et le mot « Tchernobyl » revenait très souvent. Il était, à mes yeux d'enfant, plein de mystères. Je ne comprenais pas le malheur que cela représentait à l'époque, mais j'étais content de ces réunions d'adultes auxquelles j'assistais en cachette. J'ai gardé le mot en mémoire.

Votre père avait donc été parmi les premiers à y aller ?

M.K. : Dès le premier jour de



Cyril Bittou / divergence

l'explosion, il s'est porté volontaire pour aller éteindre l'incendie. Treize ans plus tard, il est mort, sa santé très abîmée par ce geste.

Vous trouvez ce comportement héroïque ?

M.K. : Complètement. Mon deuxième

livre, qui sort en ce moment en Ukraine, lui fait une large place. C'est une uchronie, un livre de politique-fiction qui imagine ce qui se serait passé si les décontaminateurs n'étaient pas entrés en scène et qu'il avait fallu déplacer Kiev vers une autre partie de l'Ukraine.

L'HÔPITAL DES ENFANTS DE SLAVUTYCH DANS LA ZONE IRRADIÉE
Image extraite de la série "les Damnés de Tchernobyl" du photographe Cyril Bittou.

Vous n'avez pourtant jamais milité contre le nucléaire ou été proche des mouvements écologistes ?

M.K. : Non. Ce combat ne m'intéresse pas. Je ne suis pas spécialiste de l'écologie et n'ai rien à en dire de particulier.



Et vous avez tout de suite voulu vous rendre à Tchernobyl ?

M.K. : Après l'enfance, ma fascination pour le mot a disparu. L'adolescence est toujours non conformiste et se construit contre ce qu'on vous a appris. Tchernobyl était très présent chez moi, je l'ai alors rejeté. Puis, tel père tel fils, à 20 ans, la fascination m'est revenue et j'ai abordé le sujet par d'autres biais. Je ne me suis pas intéressé au passé, à ce qui s'était vraiment passé, aux conséquences ou au « problème » nucléaire. Mais j'ai eu envie d'explorer cette terre inconnue qui devenait pour moi le lieu le plus exotique au monde. Bien sûr, je n'ai commencé à comprendre l'endroit qu'après des années d'exploration.

Pénétrer dans la zone contaminée relevait du même héroïsme que celui qu'avait montré votre père, c'est cela ?

M.K. : Non, du tout. Il serait même ridicule de le penser.

Le danger des radiations ne vous retient pas ?

M.K. : On ne sait toujours pas exactement quel est l'impact de la radioactivité à faible dose, et je me contente de marcher, parfois de boire de l'eau. De toute façon, quel que soit son niveau d'information, celui qui passe un peu de temps dans la zone se fait forcément avoir. Rapidement, il oublie les précautions, il boit de l'eau, se lave, consomme des champignons ou des plantes trouvés sur place. C'est stupide, mais personne n'y échappe. La peur existe au début, mais elle disparaît assez vite. Au bout de quelques visites, on est très décontracté. Comme si on était ailleurs, sauf qu'ailleurs, c'est moins bien. En fait, je n'y pense pas quand je vais dans la zone.

C'est quoi, la zone, pour vous ?

M.K. : Tchernobyl est le seul endroit où je suis sûr de ne pas passer à côté de ma vie. C'est l'endroit le plus exotique du monde. Une sorte de ciel enchanté où volent des méduses, un lieu où les lentilles



TCHERNOBYL - CHRONIQUES DE SEMAINES DIFFICILES a été tourné tout de suite après la catastrophe par Vladimir Shevchenko. Ici, les décontamineurs des premiers jours, dont le père de Markiyam Kamysh a fait partie.

d'eau sont des minerais, où le ciel étoilé est fait de saphir et où les piles des ponts deviennent des ossements de dragons...

Vision très poétique...

C'est pour cela que vous allez à Tchernobyl ?

M.K. : Aujourd'hui, oui. Je suis toujours allé là-bas avec l'idée d'écrire dessus. Au départ, c'était pour une sorte de reportage. Puis ça a évolué. J'ai été fasciné d'emblée par la zone, mais je ne l'ai comprise que plus tard. On ne comprend la zone que quand on a arrêté d'être fasciné par elle. Lorsqu'on ne voit plus les maisons abandonnées. Quand on arrive à différencier les images, les odeurs, la densité de l'air de celle qu'il y a ailleurs. Quand on arrive à sentir chaque parcelle de la zone. A ce moment-là, j'ai compris que l'essence de ma géopoétique, c'est ce lieu.

Vous avez eu envie d'écrire sur la zone depuis quand ?

M.K. : Il y a peut-être dix ans, alors que je n'y vais que depuis sept ans. L'idée d'écrire m'a poussé. Je me définis avant tout comme écrivain. Très vite, je ne parvenais pas à m'empêcher d'y retourner. L'émotion du premier contact ne vaut rien. Seule la répétition à l'infini permet de comprendre la zone. Il y a aussi une sorte de stupidité à aller ainsi là-bas aussi souvent. Je le sais. Des fois, je me dis que j'arrête. Mais ça ne tient jamais. Une vingtaine de fois par an, je pars pour Tchernobyl.

Et vous avez vos lieux à vous ?

M.K. : Le lieu phare est la ville de Pripjat. Après, c'est à chaque *stalker* de trouver les endroits qui lui parlent. La gare de Kliviny est devenue le triste symbole des dérives des clandestins, qui viennent s'y souler et s'y abandonner à des délires trash. Loubyanka, en revanche, était un des mieux conservés et avait gardé l'allure des villages d'avant la catastrophe. On y retrouvait des caves à skis, des salons avec des bibelots. Mais il a brûlé au printemps 2015. Très populaires aussi sont les cimetières d'armes : il n'en reste plus qu'un, à Bouryakovska. Les plus vieux habitués vont jusqu'au massif forestier de Yakovetke, l'un des lieux les plus inaccessibles. Il y

Quel que soit son niveau d'information, celui qui passe un peu de temps dans la zone oublie rapidement les précautions...



a une zone pour les touristes et une zone pour les habitués.

Les touristes ? Vraiment ?

M.K. : Tout un tourisme s'est développé autour de Tchernobyl. C'est une manifestation de la mondialisation. On ne peut pas l'arrêter. Ce sont ces gens-là qui créent la symbolique autour du lieu. Ils essaient de lui donner un autre statut. Je me retrouve parfois avec eux à certains endroits et sur un même amour du chaos : le chaos est mon élément. Mais je n'aime pas ces touristes. Ils ont tué une deuxième fois Pripyat en en prenant des photos et en les diffusant sur la Toile. Le mystère de la ville est parti avec eux. Ils se retrouvent sur Internet, et ce n'est plus la même chose.

Que faites-vous dans ces villages où vous vous retrouvez souvent tout seul ?

M.K. : Je bois, beaucoup. J'apporte de la vodka. J'ai pris là-bas des cuites mémorables. Tout y est possible, nous sommes libres de tout, d'escalader un mur, de rentrer dans une maison et parfois de tout y saccager, de hurler des obscénités. J'ai des souvenirs incandescents de soirées passées à boire sur un toit, face à la ville de Pripyat, au coucher du soleil. Je me sens toujours en paix, la nuit, dans ces maisons désertées. Même s'il y a des moments difficiles : le froid, les animaux, les longues heures à ne rien faire.

Et la centrale ?

M.K. : Nous y allons peu. Ça n'a pas d'intérêt pour nous, et c'est bien gardé.

Vous êtes nombreux à vivre ainsi ?

M.K. : Je ne sais pas. Une quarantaine ? Il y en a beaucoup que je connais maintenant. Le lieu a même ses vedettes : un dénommé Petya

« Torpeda », par exemple, qui est un fanatique d'Andropov, est marié à une femme horriblement laide et donne des fêtes aux nouveaux arrivants, qu'il nourrit souvent de champignons qu'il va lui-même cueillir.

Et la police vous laisse faire ?

M.K. : C'est complexe. Il y a des patrouilles. Il arrive qu'elles nous arrêtent, mais ça ne va jamais très loin. On sent comme une solidarité entre eux et nous.

D'autres endroits pourraient avoir suscité en vous ce choix poétique ?

M.K. : Oui, sans doute. Il y a beaucoup d'endroits en Ukraine qui justifieraient ce traitement. Actuellement, je suis très intéressé par des hommes qui collectent de l'ambre dans un coin de l'Ukraine. Ils le font comme le faisaient les premiers cueilleurs du paléolithique. Ce sont des archétypes. Les gens qui arpentent Tchernobyl le sont aussi.

Svetlana Alexievitch, dernier prix Nobel de littérature en date, a écrit sur Tchernobyl un livre, *la Supplication*, qui avait beaucoup frappé. Qu'en pensez-vous ?

M.K. : C'est un livre exhaustif et émotionnel. Il doit clore le passé. La zone que je raconte est celle d'aujourd'hui, pas celle d'hier.

On vous désigne parfois sous le nom de *stalker*, ce qui chez nous est une allusion directe au film de Tarkovski. Y a-t-il un côté mystique dans votre démarche ?

M.K. : Non. Si je devais la situer, je la placerais plutôt du côté du réalisme magique de Gabriel Garcia Marquez.

Comment voyez-vous l'avenir de la zone ?

M.K. : Elle deviendra un lieu comme il n'en existera aucun autre, un univers de béton envahi par une jungle amazonienne. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR HUBERT PROLONGEAU



La Zone,
de Markiyam
Kamysh, Arthaud,
172 p., 16 €.